## CHAPITRE IX.

LE COMBAT DE CHARENTON.

A mesure qu'Athos et Arams avançaient, et qu'en avan-çant ils dépassaient les différents corps échelonnés sur la route, ils voyaient les cuirasses fourbies et éclatantes suc-

céder aux armes rouillées, et les mousquets étincelants aux pertuisanes bigarrées.

— Je crois que c'est ici le vrai champ de bataille, dit Aramis; voyez-vous ce corps de cavalerie qui se tient en avant du pont, le pistolet au poing? Eh! prenez garde, voici du canon

- Ah ca! mon cher, dit Athos, où nous avez-vous menes?



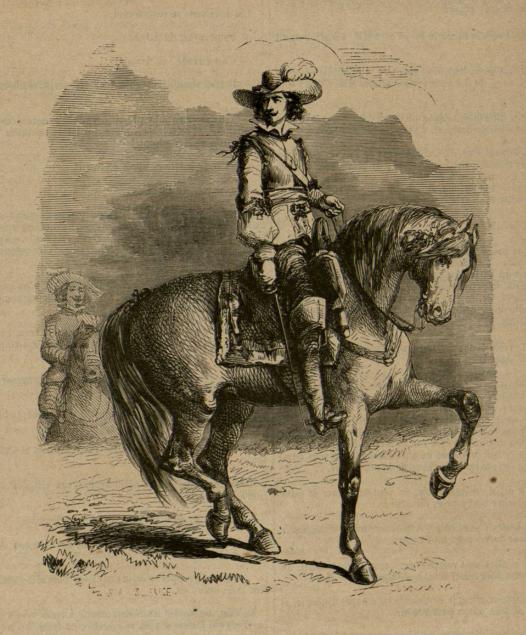
On voyait les soldats courir à leurs armes, les cavaliers qui étaient à pied se remettre en selle, les trompettes les tambours battaient. — l'age 62.

il me semble que je vois tout autour de nous des figures appartement à des officiers de l'armée royale. N'est-ce pas M. de Châtillon lui-même qui s'avance avec ses deux brigadisme?

- Bonjour, messieurs, dit le duc en s'approchant, je vois que vous ne comprenez rien à ce qui se passe, mais un mot vous expliquera tout. Nous sommes pour le moment en

trève; il y a conférence : M. le Prince, M. de Betz, M. de Beaufort et M. de Bouillon causent en ce moment politique. Or, de deux choses l'une : ou les affaires ne s'arrangeront pas, et nous nous retrouverons, chevalier; ou elles s'arrangeront, et, comme je serai débarrassé de mon commandement, nous nous retrouverons encore.

- Monsieur, dit Aramis, vous parlez à merveille. Permettez-moi donc de vous adresser une question.
- Faites, monsieur.
- -- Où sont les plénipotentiaires?



Le régiment de Corinthe. - Page 65.

- A Charenton même, dans la seconde maison à droite en entrant du côté de Paris.
  - Et cette conférence n'était pas prévue?
- Non, messieurs. Elle est, à ce qu'il paraît, le résultat de nouvelles propositions que M. de Mazarin a fait faire hier oir aux Parisiens.

## Athos et Aramis se regarderent en riant.

Ils savaient mieux que personne quelles étaient ces pro-positions, à qui elles avaient été faites et qui les avait faites.

— Et cette maison où sont les plénipotentiaires, demanda Athos, appartient...

- renton. Je dis vos troupes, parce que je présume que ces gleterre. messieurs sont frondeurs.
- Mais, à peu près, dit Aramis
- Comment! à peu près?
- Eh! sans doute, monsieur; vous le savez mieux que personne; dans ce temps-ci, on ne peut pas dire bien précisément ce qu'on est.
- Nous sommes pour le roi et pour MM. les princes, dit
- Il faut cependant nous entendre, dit Châtillon : le roi est avec nous, et il a pour généralissimes MM. d'Orléans et de Condé
- Oui, dit Athos, mais sa place est dans nos rangs avec MM. de Conti, de Beaufort, d'Elbeuf et de Bouillon.
- Cela peut être, dit Châtillon, et l'on sait que pour mon compte j'ai assez peu de sympathie pour M. de Mazarin; mes intérêts mêmes sont à Paris : j'ai là un grand procès d'où dépend toute ma fortune, et, tel que vous me voyez, je viens de consulter mon avocat ...
- A Paris?
- Non pas, à Charenton... M. Viole, que vous connais-sez de nom : un excellent homme, un peu têtu; mais il n'est pas du parlement pour rien. Je comptais le voir hier mais notre rencontre m'a empêché de m'occuper de mes affaires. Or, comme il faut que les affaires se fassent, j'ai profité de la trêve, et voilà comment je me trouve au mi-lieu de vous.
- M. Viole donne donc ses consultations en plein vent? demanda Aramis en riant.
- Oui, monsieur, et à cheval même. Il commande cinq cents pistoliers pour aujourd'hui, et je lui ai rendu visite accompagné, pour lui faire honneur, de ces deux petites pièces de canon, en tête desquelles vous avez paru si étonnés de me voir. Je ne le reconnaissais pas d'abord, je dois l'a-vouer; il a une longue épée sur sa robe et des pistolets à sa ceinture, ce qui lui donne un air formidable qui vous ferait plaisir si vous aviez le bonheur de le rencontrer.
- S'il est si curieux à voir, on peut se donner la peine de le chercher tout exprès, dit Aramis.
- Il faudrait vous hâter, monsieur, car les conférences ne peuvent durer longtemps encore.
- Et si elles sont rompues sans amener de résultat, dit thos, your allez tenter d'enlever Charenton?
- C'est mon ordre, je commande les troupes d'attaque, et je ferai de mon mieux pour réussir
- Monsieur, dit Athos, puisque vous commandez la ca-
- Pardon, je commande en chef
- Mieux encore!... Vous devez connaître tous vos officiers; j'entends tous ceux qui sont de distinction?
- Mais, oui, à peu près.
- Soyez assez ben pour me dire alors sı vous n'avez pas sons vos ordres M. le chevalier d'Artagnan, lieutenant aux mousquetaires?
- Non, monsieur, il n'est pas avec nous : depuis six se- | don de M. le Prince.

- A M. de Chanleu, qui commande vos troupes à Cha- | maines il a quitté Paris, et il est, au-on, en mission en An-
  - Je savais cela, mais je le croyais de retour.
  - Non, monsieur, et je ne sache point que personne l'ait revu. Je puis d'autant mieux vous repondre à ce sujet que les mousquetaires sont des nôtres, et que c'est M. de Cam-bon qui, par intérim, tient la place de M. d'Artagnan

Les deux amis se regardérent.

- Vous voyez, dit Athos.
- C'est étrange, dit Aramis.
- Il faut absolument qu'il leur soit arrivé malheur en
- Nous sommes aujourd'hui le 8; c'est ce soir qu'expire le délai fixé. Si ce soir nous n'avons point de nouvelles, demain matin nous partirons.

Athos fit de la tête un signe affirmatif.

Puis, se retournant:

- Et M. de Bragelonne, un jeune homme de quinze ans, attaché à M. le prince, demanda Athos, presque embarrasse de laisser percer ainsi devant le sceptique Aramis ses préoccupations paternelles, a-t-il l'honneur d'être connu de vous, monsieur le duc?
- Oui, certainement, répondit Châtillon; il nous est ar-rivé ce matin avec M. le Prince. Un charmant jeune homme! Il est de vos amis, monsieur le comte?
- Oui, monsieur, répliqua Athos doucement ému; à telle enseigne que j'aurais même le désir de le voir. Est-ce possible
- Très-possible, monsieur. Veuillez m'accompagner, et je vous conduirai au quartier général.
- Hola t dit Aramis en se retournant, voila bien du bruit lerrière nous, ce me semble.
- En effet, un gros de cavaliers vient à nous, fit Châtil-
- Je reconnais M. le coadjuteur à son chapeau à la
- Et moi, M. de Beaufort à ses plumes blanches.
- Ils viennent au galop. M. le Prince est avec eux. Ah!
- On bat le rappel! s'écria Châtillon. Entendez-vous? il

En effet, on voyait les soldats courir à leurs armes, les cavaliers qui étaient à pied se remettre en selle, les trompettes sonnaient, les tambours battaient.

M. de Beaufort tira l'épée.

- De son côté, M. le Prince fit un signe ae rappel, et tous les officiers de l'armée royale, mêles momentanément aux troupes parisiennes, coururent à lui.
- Messieurs, dit Châtillon, la trêve est rompue, c'est évident; on va se battre. Rentrez donc dans Charenton, car j'attaquerai sous peu. Voilà le signal que M. le Prince me donne.

En effet, un cornette elevait par trois fois en l'air le gui-

- Au revoir, monsieur le chevalier, cria Châtillon.
- Et il partit au galop pour rejoindre son escorte.

Athos et Aramis tournérent bride de leur côté et vinrent saluer le coadjuteur et M. de Beaufort.

Quant à M. de Bouillon, il avait eu vers la fin de la conférence un si terrible accès de goutte, qu'on avait été obligé de le reconduire à Paris en litiere.

En échange, M. le duc d'Elbeuf, entouré de ses quatre fils comme d'un état-major, parcourait les rangs de l'armée pa-

Pendant ce temps, entre Charenton et l'armée royale, se formait un long espace blanc qui semblait se préparer pour servir de dernière couche aux cadavres.

- Ce Mazarin est véritablement une honte pour la France! dit le coadjuteur en resserrant le ceinturon de son épée, qu'il portait, à la mode des anciens prélats militaires, sur sa simarre archiépiscopale; c'est un cuistre qui voudrait gouverner la France comme une métairie. Aussi la France ne peut-elle espérer de tranquillité et de bonheur que lorsqu'il en sera sorti.
- Il paraît que l'on ne s'est pas entendu sur la couleur du chapeau, dit Aramis.

Au même instant, M. de Beaufort leva son épée.

- Messieurs, dit-il, nous avons fait de la diplomatie inutile; nous voulions nous débarrasser de ce pleutre de Mazarini; mais la reine, qui en est embéguinée, le veut absolument garder pour ministre; de sorte qu'il ne nous reste plus qu'une ressource, c'est de le battre congrument.
- Bon dit le coadjuteur, voilà l'éloquence accoutumée
- Heureusement, dit Aramis, qu'il corrige ses fautes de français avec la pointe de son épée.
- Peuh! fit le coadjuteur avec mépris, je vous jure que dans toute cette guerre il est bien pâle.

Et il tira son épée à son tour.

- Messieurs, dit-il, voilà l'ennemi qui vient à nous; nous lui épargnerons bien, je l'espère, la moitié du che-
- Et, sans s'inquiéter s'il était suivi ou non, il partit.

Son régiment, qui portait le nom de régiment de Corin-the, du nom de son archevêché, s'ébranla derrière lui et commença la mèlée...

De son côté, M. de Beaufort lançait sa cavalerie, sous la conduite de M. de Noirmoutiers, vers Etampes, où elle de vait rencontrer un convoi de vivres impatiemment attendu par les Parisiens.

M. de Beaufort s'apprêtait à le soutenir...

M. de Chanleu, qui commandait la place, se tenait, avec le plus fort de ses troupes, prêt à résister à l'assaut, et même, au cas où l'ennemi serait repoussé, à tenter une

Au bout d'une demi-heure, le combat était engagé sur tous les points.

Le coadjuteur, que la réputation de courage de M. de Beaufort exasperait, s'était jete en avant et faisait personnelle-ment des merveilles de bravoure.

Sa vocation, on le sait, était l'épée, et il était heureux chaque fois qu'il la pouvait tirer du fourreau, n'importe pour qui ou pour quoi.

Mais, dans cette circonstance, s'il avait bien fait son métier de soldat, il avait mal fait celui de colonel.

Avec sept ou huit cents hommes, il était allé heurter trois mille hommes, lesquels, à leur tour, s'étaient ébran-lés tout d'une masse et ramenaient battant les soldats du coadjuteur, qui arrivèrent en désordre aux remparts.

Mais le seu de l'artillerie de Chanleu arrêta court l'armée royale, qui parut un instant ébranlée.

Cependant cela dura peu, et elle alla se reformer derrière un groupe de maisons et un petit bois.

Chanleu crut que le moment était venu : il s'élança la tête de deux régiments pour poursuivre l'armée royale.

Mais, comme nous l'avons dit, elle s'était reformée et revenait à la charge, guidée par M. de Châtillon en per-

La charge fut si rude et si habilement conduite, que Chanleu et ses hommes se trouverent presque entou-

Chanleu ordonna la retraite, qui commença de s'exécuter pied à pied, pas à pas.

Malheureusement, au bout d'un instant, Chanleu tomba mortellement frappé.

M. de Châtillon le vit tomber et annonça tout haut cette mort, qui redoubla le courage des troupes de l'armée royale et démoralisa complétement les deux régiments avec lesquels Chanleu avail fait sa sortie.

En conséquence, chacun pensa à son salut et ne s'occupa plus que de regagner les retranchements, au pied desquels le coadjuteur essayait de reformer son régiment écharpé.

Tout à coup, un escadron de cavalerie vint à la rencontre des vainqueurs, qui entraient pêle-mèle avec les fugitifs dans les retranchements.

Athos et Aramis chargement en tête, Aramis l'épée et le pistolet à la main, Athos l'épée au fourreau, le pistolet aux

Athos était calme et froid comme dans une parade, seulement, son beau et noble regard s'attristait en vovant s'entr'égorger tant d'hommes, que sacrifiaient d'un côté l'entê-tement royal, et de l'autre côté la rancune des princes.

Aramis, au contraire, tuait et s'enivrait peu à peu, selon

Ses yeux vifs devenaient ardents.

Sa bouche, si finement découpée, souriait d'un sourire lu-

Ses narmes ouvertes aspiraient l'odeur du sang.

Chacun de ses coups frappait juste, et le pommeau de son pistolet achevait, assommait le blesse qui essayait de se

Du côté oppose, et dans les rangs de l'armée royale, deux cavaliers, l'un couvert d'une cuirasse dorce, l'autre d'un simple buffle, duquel sortaient les manches d'un justaucorpde velours bleu, chargeaient au premier rang.

Le cavalier à la cuirasse dorée vint heurter Aramis et

lui porta un coup d'épée qu'Aramis para avec son habileté | - Dieu merci! monsieur, dit Châtillon, il ne l'est pas.

— Ah! c'est vous, monsieur de Châtillon! s'écria le chevalier; soyez le bienvenu, je vous attendais.

- J'espère ne vous avoir pas trop fait attendre, mon-sieur, dit le duc; en tous cas, me voici.

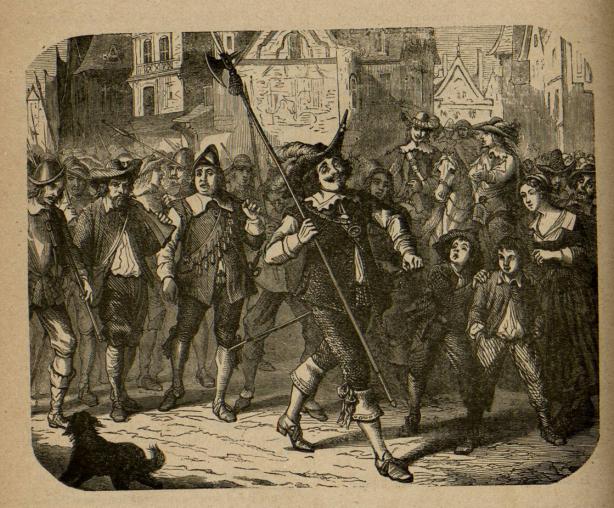
— Monsieur de Châtillon, dit Aramis en tirant de ses fon-tes un second pistolet qu'il avait réservé pour cette occa-sion. je crois que, si votre pistolet est déchargé, vous êtes un homme mort.

Et le duc, levant son pistolet sur Aramis, l'ajusta et ft

Mais Aramis courba sa tête au moment où il vit le duc ap-puyer le doigt sur la gâchette, et la balle passa sans l'attein-dre au-dessus de lui.

- Oh! vous m'avez manqué, dit Aramis. Mais moi, j'en jure Dieu, je ne vous manquerai pas.

- Si je vous en laisse le temps! s'écria M. de Châtil-



Voyez donc ce gaillard-là, comme il se balance, comme il se cambre.

lon en piquant son cheval et en bondissant sur lui l'épée |

Aramis l'attendit avec ce sourire terrible qui lui était propre en pareille occasion; et Athos, qui voyait M. de Châtillon s'avancer sur Aramis avec la rapidité de l'éclair, ouvrait la bouche pour crier: — Tirez! mais tirez donc! quand le coup partit.

M. de Châtillon ouvrit les bras et se renversa sur la croupe de son cheval ..

La balle lui était entrée dans la poitrine par l'échancrure de la cuirasse.

- Je suis mort ! murmura le duc.

Et il glissa de son cheval à terre.

— Je vous l'avais dit, monsieur, et je suis fâché mainte-nant d'avoir si bien tenu ma parole. Puis-je vous être bon à quelque chose?

Châtillon fit un signe de la main, et Aramis s'apprêtait à descendre quand tout à coup il reçut un choc violent dans

C'était un coup d'épée, mais la cuirasse para le coup.

Il se retourna vivement, saisit ce nouvel antagoniste par le poignet, quand deux cris partirent en même temps, l'un poussé par lui, l'autre par Athos:

- Baoul

Le jeune homme reconnut à la fois la figure du che-valier d'Herblay et la voix de son père et laissa tomber son

Plusieurs cavaliers de l'armée parisienne s'élancérent en ce moment sur Raoul

Mais Aramis le couvrit de son épée.

- Prisonnier à moi! Passez donc au large! cria-t-il.

Athos, pendant ce temps, prenaît le cheval de son fils par la bride et l'entraînaît hors de la mêlée.



- Prisonnier à moi! passez donc au large! crua-t-il.

On vit briller son œil d'aigle, et on le reconnut à ses

3 Paris. - Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Le coadjuteur, entraîné par lui, repassa près du groupe A sa vue, le régiment de l'archevêque de Corinthe, que formé par Athos, par Aramis et Raoul.

En ce moment, M. le Prince, qui soutenait M. de Châtillon en seconde ligne, apparut au milieu de la mêlée le coadjuteur, malgré tous ses efforts, n'avait pu réorganiser, se jeta au milieu des troupes parisiennes, renversa tout et rentra fuyant dans Charenton, qu'il traversa sans s'arrè-

- Ah! ah! dit Aramis, qui ne pouvait, dans sa jalousie, | ne pas se réjouir de l'échec arrivé au coadjuteur, en votre qualité d'archevêque, monseigneur, vous devez connaître les
- Et qu'ont de commun les Ecritures avec ce qui m'arrive? demanda le coadjuteur.
- Que M. le Prince vous traite aujourd'hui comme saint Paul : la première aux Corinthiens.
- Allons! allons! dit Athos, le mot est joli, mais il ne faut pas attendre ici les compliments. En avant! en avant! ou plutôt en arrière, car la bataille m'a bien l'air d'être perdue pour les frondeurs.
- Cela m'est bien égal! dit Aramis, je ne venais ici que pour rencontrer M. de Châtillon. Je l'ai rencontré, je suis content. Un duel avec un Châtillon, c'est flatteur!
- Et de plus, un prisonnier! dit Athos en montrant

Les trois cavaliers continuèrent la route au galop

Le jeune homme avait ressenti un frisson de joie en retrouvant son pere.

Ils galopaient l'un à côté de l'autre, la main gauche du jeune homme dans la main droite d'Athos.

Ouand ils furent loin du champ de bataille :

- Qu'alliez-vous donc faire si avant dans la mêlée, mon anii? demanda Athos au jeune homme; ce n'était point la voire place, ce me semble, n'étant pas mieux armé pour le
- Aussi ne devais-je point me battre aujourd'hui, monsieur. J'étais chargé d'une mission pour le cardinal, et je partais pour Rueil, quand, voyant charger M. de Châtillon, l'envie me prit de charger à ses côtés. C'est alors qu'il me dit que deux cavaliers de l'armée parisienne me cherchaient, et qu'il me nomma le comte de la Fère.
- Comment! vous saviez que nous étions là, et vous avez voulu tuer votre ami le chevalier?
- Je n'avais point reconnu M. le chevalier sous son armure, dit en rougissant Raoul, mais j'aurais du le reconnaitre à son adresse et à son sang-froid.
- Merci du compliment, mon jeune ami, dit Aramis, et l'on voit qui vous a donné des leçons de courtoisie. Mais vous allez à Rueil, dites-vous?
- Chez le cardinal?
- Sans doute; j'ai une dépêche de M. le Prince pour Son Eminence.
- Il faut la porter, dit Athos.
- Oh! pour cela, un instant; pas de fausse générosité, comte. Que diable! notre sort, et, ce qui est plus important, le sort de nos amis, est peut-être dans cette dé-
- Mais il ne faut pas que ce jeune homme manque à son devoir, dit Atlos.
- D'abord, comte, ce jeune homme est prisonnier, vous bliez. Ce que nous faisons là est donc de bonne guerre. Ils voulurent l'emmener; il leur déc quitter son poste sans ordre aupérieur.

D'ailleurs, des vaincus ne doivent pas être difficiles sur le choix des moyens. Donnez cette dépêche, Raoul.

Raoul hésita, regardant Athos comme pour chercher une règle de conduite dans ses yeux.

- Donnez la dépêche, Raoul, dit Athos, vous êtes le prisonnier du chevalier d'Herblay.

Raoul céda avec répugnance

Mais Aramis, moins scrupuleux que le comte de la Fère. saisit la dépêche avec empressement, la parcourut, et la

— Vous, dit-il, qui êtes croyant, lisez et voyez, en y ré-fléchissant, dans cette lettre quelque chose que la Providence juge important que nous sachions.

Athos prit la lettre tout en fronçant son beau sour-

Mais l'idée qu'il était question, dans la lettre, de d'Artagnan l'aida à vaincre le dégoût qu'il éprouvait à la

Voici ce qu'il y avait dans la lettre:

- α Monseigneur, j'enverrai ce soir à Votre Eminence, pour renforcer la troupe de M. de Comminges, les dix hommes que vous me demandez.
- « Ce sont de bons soldats, propres à maintenir les deux rudes adversaires dont Votre Eminence craint l'adresse et la résolution. »
- Oh! oh! dit Athos.
- Eh bien! demanda Aramis, que vous semble de deux adversaires qu'il faut, outre la troupe de Comminges, dix bons soldats pour garder? cela ne ressemble-t-il pas comme deux gouttes d'eau à d'Artagnan et à Porthos?
- Nous allons battre Paris toute la journée, dit Athos, et, si nous n'avons pas de nouvelles ce soir, nous reprendrons le chemin de la Picardie, et je réponds, grace à l'imagination de d'Artagnan, que nous ne tarderons pas à trouver quelque indication qui nous enlèvera tous nos
- Battons donc Paris, et informons-nous à Planchet, surtout, s'il n'aura point entendu parler de son ancien
- Ce pauvre Planchet! vous en parlez bien à votre aise,
  Aramis! il est massacré sans doute. Tous ces belliqueux bourgeois seront sortis, et l'on en aura fait un mas-

Comme c'était assez probable, ce fut avec un sentiment d'inquiétude que les deux amis rentrèrent à Paris par la porte du Temple, et qu'ils se dirigérent vers la place Royale, où ils comptaient avoir des nouvelles de ces pauvres bour-

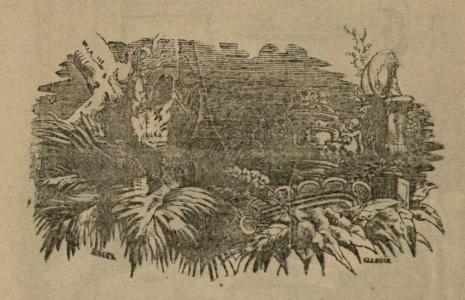
Mais l'étonnement des deux anns fut grand lorsqu'ils les retrouverent buvant et goguenardant, eux et leur capitaine, toujours campés place Royale et pleurés sans doute par leurs familles, qui entendaient le bruit du canon de Charenton et les croyaient au feu.

Athos et Aramis s'informerent de nouveau à Planchet; mais il n'avait rien su de d'Artagnan.

Ils voulurent l'emmener; il leur déclara qu'il ne pouvait

pas perdu de vue le cheval de bronze de Louis XIII. | couture! Je ne m'en consolerai jamais!...

A cinq heures seulement les bourgeois rentrèrent chez | - Mille tonnerres! dit Planchet en rentrant dans sa boueux en disant qu'ils revenaient de la bataille. Ils n'avaient tique de la rue des Lombards, nous avons été battus à plate



## CHAPITRE X.

LA ROUTE DE PICARDIE.

Athos et Aramis, fort en sureté dans Paris, ne se dissimulaient pas qu'à peine auraient-ils mis le pied dehors ils courraient les plus grands dangers.

Mais on sait ce qu'était la question de danger pour de pareils hommes.

D'ailleurs, ils sentaient que le dénoument de cette seconde Odyssée approchait, et qu'il n'y avait plus, comme on dit, qu'un coup de collier à donner.

u reste, l'aris lui-même n'était pas tranquille.

Les vivres commençaient à manquer, et, selon que quelqu'un des généraux de M. le prince de Conti avait besoin de reprendre son influence, il se faisait une petite émeute qu'il calmait et qui lui donnait un instant la supériorité sur

Dans une de ces émeutes, M. de Beaufort avait fait piller la maison et la bibliothèque de M. de Mazarin, pour donner, disait-il, quelque chose à ronger à ce pauvre peuple.

Athos et Aramis quittérent Paris sur ce coup d'Etat, qui avait eu lieu dans la soirée même du jour où les Parisiens avaient été battus à Charenton.

Tous deux laissaient Paris dans la misère et touchant presque à la famine, agité par la crainte, déchiré par les

Parisiens et frondeurs, ils s'attendaient à trouver même misère, mêmes craintes, mêmes intrigues, dans le camp es-